

Comment ça s'écrit

# La quête du pair d'Enrique Vila-Matas

Par MATHIEU LINDON



**L**e postmodernisme est comme les groupuscules extrémistes ou les bandes mafieuses : il ne suffit pas de le vouloir pour en sortir. « *Je n'ai jamais eu autant de succès que par le roman. Il m'est arrivé de me surprendre moi-même !* » est une phrase d'Enrique Vila-Matas reproduite sur la quatrième page de couverture d'*Air de Dylan*, le nouveau roman traduit de l'écrivain barcelonais né en 1948. Et comme le personnage principal du livre, le jeune cinéaste dont le physique évoque celui de la star musicale américaine, est le fils d'un écrivain postmoderne et s'est engagé dans la quête de l'*« authentique »*, on a du mal à ne pas percevoir le commentaire de l'auteur comme faisant partie du récit lui-même. Attaquer le postmodernisme au nom de la vérité ou de la sincérité n'est pas une idée si neuve qu'on imagine qu'elle soit un beau jour tombée comme d'un conti-

**« Mon fils, je n'ai aucune envie de te revoir, je me désintéresse même des extraterrestres. »**

ment inconnu sur Enrique Vila-Matas. Propos d'un personnage (il y en a pas mal, de par l'organisation du texte, qui tiennent un rôle de narrateur et commentent leurs propres déclarations) : « *Croyez-moi, j'en suis désolé, mais les femmes sont comme l'ayahuasca, lui ai-je dit. Je ne savais même pas ce que signifiait cette phrase et quoi lui dire, ni si je faisais bien de lui parler.* » On voit que le champ des interprétations est exagérément ouvert, et la définition de l'*ayahuasca* demeurera vague. De nombreux pères interviennent dans *Air de Dylan*, l'un d'eux dit à son fils, manifestant à la fois les extrêmes proximité et éloignement des relations familiales et l'infini inaccessible de la réalité : « *Mon fils, je n'ai aucune envie de te revoir, je me désintéresse même des extraterrestres.* »

Le roman s'ouvre sur un « *Colloque littéraire sur l'échec* » qui se tient en Suisse. S'y rend le narrateur principal, écrivain qui, après « *un pamphlet en faveur de la brièveté* » dans sa jeunesse, n'a cessé d'écrire. *Abrégé d'histoire de la littérature portative* fut le premier livre traduit en français d'Enrique Vila-Matas avant que, bienheureusement, d'autres suivent par dizaines. Il y a tout le temps ainsi, dans *Air de Dylan*, des pistes qu'on ferait mieux de ne pas suivre. C'est à ce colloque que le jeune cinéaste, fils de l'écrivain postmoderniste qui vient de mourir, entreprend de porter l'échec à son comble par une intervention telle qu'elle sera elle-même un désastre et que personne ne pourra la suivre jusqu'au bout. Il est d'abord aidé dans l'élimination des auditeurs par le

piètre fonctionnement de la traduction simultanée, mais les choses ne sont jamais si simples que ça. L'intervenant raconte comment il a été frappé dans le film de Frank Borzage *Trois Camarades* par la phrase « *Quand la nuit tombe, on a toujours besoin de quelqu'un* » dont il aime croire qu'elle est de Francis Scott Fitzgerald, ce qui est plausible puisque l'écrivain est un des scénaristes, mais difficile à prouver cependant, surtout quand on connaît les méthodes de travail à Hollywood, où il ira enquêter. En fait, énormément de choses sont difficiles à prouver. Par exemple, il apparaît à un moment que son père a été assassiné, et les assassins eux-mêmes lui décrivent les circonstances, si ce n'est qu'un aveu aussi est parfois une œuvre, le simple ou élaboré produit d'une improvisation imaginative – du moins peut-on le prétendre.

L'écrivain postmoderniste aurait laissé une autobiographie. Elle se déroulerait tout entière après sa mort.

Elle aurait été détruite. Et si le fils l'écrivait en prétendant que c'était le manuscrit disparu ? Ce serait une tout autre histoire, « *une histoire*

*de deuil et d'abîme qui, quand elle serait publiée, en dirait sûrement beaucoup plus sur Lancastre que ses propres mémoires abrégés et qui, avec le temps, serait lue comme sa véritable autobiographie parce qu'on s'apercevrait que l'âme moderne, l'air de Dylan, l'essence de notre époque ne pouvaient y être mieux dépeintes* ».

Pourquoi ne pas faire « *un portrait du pâle feu de toute la postmodernité* » ? *Feu pâle* est le titre du roman de Vladimir Nabokov constitué d'un poème et de son édition critique dans laquelle le lecteur se rend peu à peu compte que se déroule une intrigue qu'il n'imaginait pas. Le jeune homme qui a un air de Dylan trouvait parfois que son père ressemblait à Bob Dylan, en tout cas à celui qui joue dans le film *Pat Garrett et Billy le Kid* de Sam Peckinpah : « *Qui es-tu ? lui demandait Garrett. / – Voilà une bonne question, lui répondait Dylan.* » Dans ces conditions, c'est très difficile d'être aussi authentique qu'y aspire le jeune homme. Des interlocuteurs mettent d'ailleurs son projet en pièces. « *Pour être authentique, il faut être très sincère ou seulement un peu ? Les personnes trop sincères ne sont-elles pas des imbéciles ?* » dit l'un. « *Mais on sait que l'art dépend de la vérité, de la même manière qu'on sait que la vérité, étant indivisible, ne peut se connaître elle-même, ce qui fait que dire la vérité, ce sera toujours mentir...* » Être soi et être plusieurs sont-ils des ambitions antinomiques ?

**ENRIQUE VILA-MATAS**

***Air de Dylan***

Traduit de l'espagnol par André Gabastou.  
Christian Bourgois, 334 pp., 22 €.